

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Number 38, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 77–83.

Des traits de lumière dans un monde sombre

Diane-Monique Daviau, *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, L'instant même, 1993, 184 p.

Ce n'est pas sans raison que les textes de Diane-Monique Daviau sont diffusés à la radio : la musicalité séduisante de sa prose, telle qu'on la retrouve dans *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, se prête naturellement à la lecture à mi-voix. Selon les contextes différents, son langage semble chuchoter, gémir, hurler et même parfois chanter. En même temps, le succès de l'écriture provient du caractère extrêmement visuel de son œuvre. L'imagerie dans le recueil est vive, fascinante et toujours éclairante. À l'occasion, Daviau crée même des photos scripturaires en basant sa nouvelle sur une image quelconque mais frappante, comme celle de cet enfant assis au soleil dans « Pesquetoizan ». À tout moment, l'auteure fait appel à la sensualité, ce qui donne une texture et une atmosphère variées au recueil. Bref, Diane-Monique Daviau réussit à s'exprimer dans une prose qui est à la fois simple et profonde.

Sans doute n'est-ce pas un hasard si la première nouvelle se termine sur un réveil. Dans « Les kangourous broutent la nuit par petits groupes », Daviau introduit en effet un personnage à moitié endormi qui fantasme pendant que défile le générique d'un film. Mais ce somnambule éprouve un moment révélateur — plutôt une épiphanie personnelle — où il voit soudain et de façon indélébile sa vie telle qu'elle est véritablement. Cette idée d'un moment décisif se répand sur toutes les nouvelles qui suivent : parfois cette révélation survient pour le bonheur ou le



malheur des personnages, parfois elle n'est qu'apparente au lecteur. De la même façon, cela constitue quelquefois une amère désillusion, mais souvent cette vision sert de tremplin à une meilleure connaissance de soi pour le personnage en question. Dans « Visions du monde », peut-être la nouvelle la plus sublime et la plus exceptionnelle du recueil, on voit la transformation d'un vieillard qui se met à la recherche de la jouissance. Cette nouvelle représente une affirmation tonitruante de la vie et n'est surtout pas larmoyante ni simpliste.

Quant à la structure de *La vie passe comme une étoile filante*, elle est à la fois élaborée et méticuleuse. Le recueil est divisé en trois sections. À première lecture, les rapports entre elles sont parfois vagues. Dans la première section, par exemple, Daviau rassemble des personnages divers qui semblent ne pas avoir de relation entre eux. Cependant, quoique les personnages ne se ressemblent pas, leurs histoires sont liées les unes aux autres par ce que j'appellerais des échos et des fantômes. Parfois, il s'agit de la répétition d'un seul mot ou d'une phrase ; parfois, c'est la recréation d'une atmosphère ; quelquefois Daviau réécrit la même nouvelle d'une perspective différente. Bien que les nouvelles puissent être très facilement appréciées individuellement, cette cohésion crée un impact global plus vaste que les éléments individuels du recueil.

Dans la deuxième section, intitulée « Ton petit dauphin », les liens entre les fragments sont plus simples. Non seulement voit-on l'émergence d'un « moi » et d'une certaine intimité dans l'ambiance, mais les liens thématiques entre les fragments sont beaucoup plus clairs. Essentiellement, cette série de nouvelles illustre le parcours d'un amour et semble montrer une progression des sentiments, de l'extase à l'angoisse. Ironiquement, quoiqu'il soit facile de suivre le développement de cette section, « Ton petit dauphin » souffre d'une perte d'élan inexplicable par rapport aux autres sections. Quelques-unes des nouvelles y sont trop fleuries et d'autres, à deux doigts du mélodrame.

À travers le recueil, Daviau plonge au cœur de questions fondamentales en regard de l'existence humaine. Ses nouvelles

examinent la nature de la mémoire et la manière dont la vie est nourrie par les souvenirs, ainsi que le rôle et les conséquences de l'amour dans la vie. Enfin, elle aborde la question de la mortalité, du caractère éphémère de l'existence. Ce n'est que dans la dernière nouvelle, « Exercice de disparition », que le but de l'œuvre est rendu de manière explicite : faire réfléchir et ensuite *agir*. La narratrice lance un défi : « Ouvrez grands les yeux : la vie passe ! Un trait de lumière. Une étoile filante. J'ai fait un vœu. Et vous ? » (p. 178) En posant une telle question, la narratrice force autrui à abandonner toute passivité et à appliquer la sagesse fictionnelle à la vie quotidienne.

En fin de compte, même s'il y a des moments dans *La vie passe comme une étoile filante* où l'enchantement s'évanouit, le recueil dans son ensemble réussit à s'imposer de manière éclatante. La beauté du recueil et l'optimisme contagieux qu'il inspire compensent généreusement les petits défauts que j'ai signalés. Le mérite global de cette œuvre ne devrait surtout pas être sous-estimé.

Julianne Robertson

La citation au service de la création ou l'intertexte mal assumé ?

Jean-François Bacot, *Ciné die*, Montréal, Triptyque, 1993, 130 p.

D'entrée de jeu, Jean-François Bacot nous fait basculer dans un univers de la dualité. Parmi les nombreuses images qui surgissent à la lecture du titre, une en particulier m'a poursuivi comme une obsession. On y débusquera peut-être, à l'instar de ma lecture, une mise en apposition antinomique — à la limite de l'oxymoron : le mouvement du « ciné » (*kinéma*) figé dans la mortifiante inertie du « *die* » (mourir). La figuration d'un titre n'est jamais innocente, surtout quand celle-ci s'impose encore et encore, au fil de la lecture. Et c'est dans cet espace, justement, dans cet élan arrêté, dans

cette explosion étouffée, que résident le ludique et le déplaisir des sept nouvelles de son recueil.

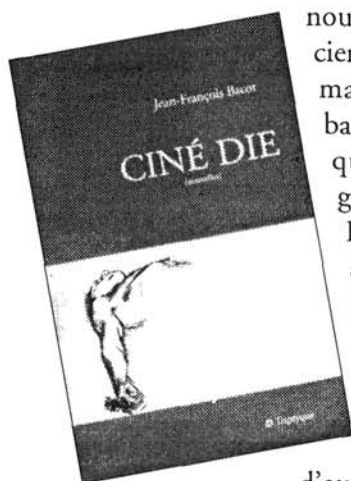
Dans l'esprit de cette opposition, Bacot fait interagir deux discours (l'anecdotique et le philosophique), deux propos (la grande et la petite histoire), deux genres et deux formes (l'ouvrage de création et l'ouvrage universitaire).

La nouvelle « L'hyperbole du doute » nous raconte Foucault, Wittgenstein, elle nous entretient du Réel, du Big Bang et du Big

Crunch. Dans un même souffle, la nouvelle nous informe qu'on peut identifier un politicien par la propreté de ses pieds et non de ses mains, une théorie élaborée par une garde-barrière... ! Voilà des rencontres intéressantes qui, même si elles ne provoquent pas de grands questionnements, font sourire. D'autres petits bijoux entraînent un tout autre sourire : « Peut-être pour les amarrer au monde, la coutume voulait qu'on offrît aux malades des journaux. Dans l'étalage quotidien des catastrophes, sur ce terrain putride, ils creusent le terrier de leur détresse. » (p. 51). On trouvera dans le texte

d'autres exemples plus étendus, meilleurs encore. De la même façon, l'auteur installe un dialogue entre les grands faits historiques et ces petits riens qui pimentent notre connaissance de cette fameuse histoire, qu'elle soit politique ou culturelle.

Dans un même ordre d'idées, la narration et la diégèse se modulent, s'incarnent à partir d'un mode citationnel. Extraits de romans, épigraphes, commentaires font beaucoup plus qu'envelopper la fiction, ils en sont le support. Un film, son titre, son apport cinématographique, sa réception critique sont autant de prétextes à une personnification de l'embrayeur du récit ou du nœud de la fiction. Une stratégie qui sert bien le propos dans quelques cas, mais qui, à d'autres endroits, alourdit malheureusement le texte et



dissémine les réseaux de signification dans des ramifications qui n'aboutissent pas.

La forme des récits ne se lasse pas de nous ébaudir (de nous hébéter?). Par un système de renvois en fin de texte, l'auteur nous informe de la provenance de telles citations ou de tels termes. Ce procédé relève davantage du travail universitaire dans les règles de l'art, règles par ailleurs rigides et sans concession où l'apprenti intellectuel se doit de révéler ses sources, de contrecarrer toute paraphrase par l'emploi systématique des guillemets, de pointer que cette idée nous est venue grâce à la lecture de cet auteur. Des règles qui interdisent tout autant la prise en charge de matériaux littéraires déjà existants dans une libre interprétation ayant des visées (ir)révérencieuses. Peu nous importe que « fatalité organique » soit une expression de Noëlle Châtelet; peu nous importe que l'auteur nous confirme que Badebec se trouve à être le nom de la femme de Gargantua qui, de plus, a été imaginé par Rabelais, rajoute-t-il. L'auteur place donc le lecteur que je suis — avec son propre bagage culturel, sa propre connaissance de la littérature — dans une situation hautement ambiguë; une situation qui laisserait une tout autre personne dans un tout autre état d'âme. Épouserai-je l'option qui me confortera et qui me fera dire que ceci n'est qu'un jeu parodique — parodie de la pseudo-recréation à partir du créé —, à moins que ce ne soit une mise à nu du fonctionnement intertextuel qui habite toute fiction? Ou adopterais-je l'autre option, déconcertante, voulant que l'auteur soit aux prises avec une incertitude face à son pouvoir de communiquer sa culture, voire un doute sur la capacité du lecteur à repérer ce bel étalage de savoir? Je ne sais pas encore. J'avoue, par contre, que me faire servir un texte avec le napperon sur la table, la bavette autour du cou, la serviette sur les genoux, la pellicule plastique sur le plancher et la cuiller à double renfort, pour que je n'en perde aucune miette, m'empêche quelque peu de savourer le mets concocté avec une si savante absence de hasard.

Qu'elle soit une auto-parodie, une mise en scène de ses propres écueils — ou de ses habiletés —, la référence autotextuelle sert

toujours bien le critique. On peut en juger par ce court extrait qui, prophétiquement, stigmatise la réception de ce recueil de nouvelles :

Non seulement il cherchait toujours, par ses connaissances, à épuiser un sujet mais il voulait de surcroît entraîner ceux qui l'entouraient dans les vagues de ses enthousiasmes. Initialement, cela l'avait séduite mais, à la longue, ce comportement — systématique et mécanique — était devenu une épreuve.
(p. 71)

André Levasseur

Le souvenir du détail

Pierre Salducci, *Souvenirs inventés*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 150 p.

Que fait-on lorsque nos souvenirs sont à ce point ancrés en nous qu'ils nous échappent ou que nous ne pouvons tout simplement plus faire la part des choses entre réalité et fiction ? On va à l'extrême et on s'en invente. Pour ne pas se laisser dépasser par eux. C'est ce concept tout à fait original que nous propose Pierre Salducci dans son premier recueil de nouvelles intitulé *Souvenirs inventés*.



Ce sont vingt nouvelles inventées du Québec, de Paris, du bassin méditerranéen et de ces instants cruels qui sont autant de souvenirs que l'auteur nous fait partager avec une rare intensité. Plusieurs lieux donc, et autant d'émotions, de sentiments, de joies et de craintes. De « Là où mourut Duplessis » à « Dalla Cima! », du couloir de la Chaussée d'Antin à la Fête d'automne, sous la plume de Salducci, nous voyageons de Schefferville à Milan et du

métro de Paris jusqu'à l'inconnu. Et les personnages que nous croisons transpirent l'humanité, qu'on pense à l'artiste de « Sur mon désir tourné », qui se fait branler par un jeune homme, ou à l'étranger en quête de plaisirs sexuels de « Tous les possibles ». L'auteur ne sombre jamais dans le pathos ; au pire, il nous montre seulement des humains qui se cherchent. À preuve ce très beau passage de « Chaussée d'Antin, un couloir » qui relate le quotidien d'un mendiant :

Il est là pour eux, pour ce qu'ils vont donner. Le mépris et la haine. La pitié. Être leur défouloir, leur raison de médire, de se rassurer. Il est là comme une illustration colorée et vivante du dicton populaire qui veut qu'il y ait toujours plus malheureux que soi. (p. 60)

Non seulement les thèmes traités savent-ils nous accrocher, mais ils manifestent un souci du détail efficace et bien dosé qui crée une ambiance particulière, différente de ce à quoi la plupart des nouvellistes contemporains nous avaient habitués. Pierre Salducci, qui s'est installé au Québec en 1989, exploite habilement ses origines françaises tout en mêlant harmonieusement à ses textes de nouvelles influences.

Souvenirs inventés, dont plusieurs nouvelles ont déjà paru dans diverses revues, saura plaire aux amateurs du genre.

Stefan Psenak